

LE CANCAN.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

VOL. I.—No. 3.

QUEBEC, SAMEDI, 27 AVRIL 1878.

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIN.

BULLETON DU "CANCAN."

27 AVRIL 1878.—No. 3.

LA FIANCÉE D'ERIC.

Par ENMANUEL GONZALEZ.

II.

Tandis que les pillards gagnaient au pas de course l'un des bouts de la rue, les soldats de ronde y pénétraient par l'autre.

C'était une compagnie de fusilliers de Horn, qui depuis la veille avait été envoyée à Lutzen pour occuper militairement la ville; mais comme les portes qui donnaient sur la petite rue étaient closes, et que dans l'intérieur des maisons tout restait calme et silencieux, ils continuèrent leur route sans s'arrêter.

L'officier qui les commandait avait hâte d'ailleurs de rentrer au quartier; car dans les rangs des fusilliers se trouvaient quatre des pillards qui avaient été arrêtés au moment où ils dévalisaient la boutique d'un orfèvre. Comme, faute de corde on n'avait pu les garrotter, à chaque carrefour, à chaque angle de rue, ils tentaient de s'évader, et il fallait engager une lutte corps à corps.

Ces quatre hommes furent enfermés dans la prison de Lutzen et confiés à la garde d'un sergent jusqu'à ce qu'ils fussent conduits au général Renschild et qu'il décidât de leur sort.

III.

Pendant ce temps, la pluie n'avait pas cessé de tomber; la vapeur humide qui s'élevait de la terre ramma Marguerite. Elle se souleva sur les genoux et passa ses mains sur son front, cherchant en vain à se souvenir.

Autour d'elle, rien que silence et solitude profonde. Néanmoins, après un instant de recueillement, tout le passé se retrêça dans sa pensée; mais elle ignorait combien de temps avait duré son évanouissement, et quel avait été le dénouement de la lutte qui s'était engagée entre Eric et les soldats suédois.

Rassemblant tout son courage et ses forces, la jeune fille se leva, chercha la porte à l'autre bout, et ne pouvant l'ouvrir, elle dut descendre dans

le jardin par la fenêtre qui était à hauteur d'appui; mais au dehors la nuit était aussi épaisse qu'à l'intérieur. Pas une étoile ne brillait au ciel, et la lune était toujours voilée par de gros nuages qu'emportait le vent du nord.

—Eric! Eric! cria-t-elle d'une voix plaintive; mais personne ne répondit à son appel.

Alors, les deux bras étendus, elle continua d'avancer, le cœur gonflé de sentiments sinistres. Elle avait à peine fait dix pas que son pied glissa dans une marre gluante et que dans sa chute elle rencontra sous sa main un corps dont le visage était encore tiède. Elle ne voulut pas croire à son malheur et se dit que, sans doute, c'était le corps d'un pillard tué par son fiancé; cependant elle se releva d'un seul bond et sa main devint froide comme un glaçon.

—Eric a tué un de ces lâches! balbutia-t-elle avec une fausse joie. Oh! je l'embrasserai tout à l'heure.

Mais son cœur se révolta contre ce mensonge, car le monde lui semblait tout à coup devenu vide. Elle murmura:

—Eric! Eric! reviens, j'ai peur!

En ce moment, la lune perça l'épais brouillard de ses pâles rayons, et Marguerite vit son fiancé à ses pieds, tel qu'il était tombé sous le sabre d'Hermann, le soleil contracté par la colère et la lèvres encore menaçante. Elle ne dit que ces mots:

—Pourquoi m'as-tu défendue, mon ami? C'est moi qui t'ai tué! Je suis venue t'apporter la mort! Lâche femme que je suis! Je pouvais me défendre moi-même ou mourir! mais non; il a fallu consentir à me cacher et à te laisser tuer!

Elle le contemplant en sanglotant; elle soulevait entre ses mains froides la tête de son bien-aimé. Elle se penchait à son oreille et lui parlait à voix basse, regardant autour d'elle d'un air inquiet, comme si elle eût craint d'être espionnée.

—Mon Dieu! ajouta-t-elle amèrement, puisque vous vouliez nous séparer, puisque l'un de nous d'eux devait mourir, pourquoi n'est-ce pas plutôt moi qui suis morte?

De grosses larmes ruisselaient de ses yeux sur le front blême de son fiancé; mais ses idées changèrent tout à coup et sa physionomie prit une expression singulière.

—Pourquoi pleurer? dit-elle. Est-ce que mon pauvre Eric me demande des prières ou des pleurs? Est-ce avec

des prières ou des pleurs qu'il m'a défendue?

Elle souleva dans ses bras le corps inanimé du Saxon, le traîna jusqu'au pavillon et l'étendit sur son lit; puis s'enveloppant du manteau de l'officier, elle sortit rapidement, traversa la ville désolée et régagna son logis.

Le soleil était à peine levé que Marguerite, revêtue de longs habits de deuil, se rendait au camp d'Altranstad. Déjà les troupes étaient sur pied et rangées devant leurs tentes, car la nouvelle des événements de la nuit y était parvenue depuis une heure.

Charles XII avait ordonné, aussitôt que les mots d'ordre et de passe furent changés, que Newmann, son premier chirurgien, partit sur-le-champ pour organiser un service d'ambulance à Lutzen, et que les officiers généraux s'assemblaient sous une tente pour y tenir un conseil de guerre.

Dans cette séance, on avait décidé que les auteurs ou les complices de ce coup de main seraient punis de mort. Comme on lisait au rapport que quatre soldats avaient été arrêtés par une escouade du régiment de Horn et conduits dans la prison de la ville, sous la garde spéciale d'un sergent, des cavaliers avaient été expédiés à Lutzen avec l'ordre d'amener les prisonniers au camp; mais ils étaient rentrés pitoyablement et avaient annoncé au roi que, pendant la nuit, le sergent et les soldats s'étaient enfuis sans qu'on sût comment. Plus tard, quand, au bivouac, on parlait aux recrues de l'histoire d'Herrmann, quelques vieux grenadiers racontaient à ce sujet les détails suivants: le sergent et les quatre soldats avaient été charpentiers dans leur jeunesse; ils s'étaient alliés ensemble à la construction des navires; tous les trois appartenaient au compagnonnage; ils s'étaient reconnus à certains signes symboliques; le sergent n'avait pas voulu livrer ses frères; il les avait fait évacuer et était allé de son côté rejoindre, avec armes et bagages, un corps d'armée russe en observation sur la frontière de Saxe.

IV.

Il faut avouer que Charles XII, roi original, ne péchait point par l'amour du prestige. Il était alors sans chapeau, et le vent soufflait à travers ses cheveux coupés courts et déjà rares. Un mauvais ruban de taffetas noir lui serrait de cravate. Son uniforme était de gros drap bleu à boutons de cuivre doré, son ceinturon de simple peau

d'élan blanchie à la craie, et ses larges chaussures, carrées par le bout, étaient garnies de gros clous comme celles des soldats. On ne peut pas néanmoins confondre avec le premier sergent venu; il avait le front pâle, l'œil ardent, la parole impérieuse et brève, le geste animé. Des généraux qui l'entouraient, aucun n'osait élever la voix, tant ils tremblaient devant ce roi qui poussait jusqu'à la folie l'énergie de la volonté. Mais le souvenir d'Eric soutenait le courage de la jeune fille. Elle s'arma d'une résolution suprême, marcha droit à Charles XII et se jeta à ses pieds.

—Justice, sire, s'écria-t-elle.

—Contre qui, mon enfant? demanda le roi.

—Contre vos soldats qui ont assassiné mon fiancé.

Et elle raconta tous les détails de cette nuit fatale avec une éloquence inspirée par la douleur. Pendant qu'elle parlait, le front du monarque s'assombrissait.

—Mademoiselle, lui dit-il enfin en la relevant, il y a deux heures, j'aurais cru pouvoir vous garantir bonne et prompt justice, mais en ce moment je ne dois rien promettre, car je doute que nous parvenions à trouver les coupables.

Marguerite répliqua gravement:

—M'accorderez-vous, sire, le droit de chercher les meurtriers, et, si je les découvre, de me venger moi-même.

—Non, mademoiselle, répondit Charles XII surpris et charmé de cette réponse toute virile; mais si l'on vous arrête, je vous permettrai de vous réclamer du roi de Suède. Vous n'aurez pas d'autre juge que lui.

Elle s'inclina respectueusement devant le héros et reprit le chemin de Lutzen. Le lendemain elle fit creuser une fosse par ses gens, puis, après avoir rendu les derniers devoirs à Eric, elle engédia tout son monde. Restée seule dans la maison, elle quitta ses vêtements de femme, et se plaçant devant un petit miroir de Venise, elle fit tomber sans regret ses longs cheveux sous les ciseaux. Elle chercha ensuite parmi les habits de son fiancé celui qui pouvait aller à sa taille; elle choisit un justaucorps, un haut-de-chausses et une toque de velours noir toute galonnée de soie, de même couleur que celle que l'officier saxon avait portée lorsqu'il étudiait à l'université de Göttingue; puis elle ajouta sur son costume un ceinturon de daim auquel pendait encore le poi-